



HAL
open science

Le Bon Usage et le traducteur

Bénédicte Van Gysel

► **To cite this version:**

| Bénédicte Van Gysel. Le Bon Usage et le traducteur. 2016. hal-02157730

HAL Id: hal-02157730

<https://hal.science/hal-02157730>

Submitted on 17 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VAN GYSEL Bénédicte, « Le *Bon Usage* et le traducteur », discours de témoignage et d'hommage à l'occasion des 80 ans du *Bon usage*, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, Palais des Académies, Bruxelles, 20 octobre 2016.

Le *Bon Usage* et le traducteur

À l'occasion de cet anniversaire, je voudrais évoquer ici, en quelques mots, les liens privilégiés qu'entretiennent les traducteurs avec le *Bon Usage*.

Car si, de prime abord, l'ouvrage ne semble parler de *traduire* que pour dire comment se conjugue le verbe, le *Bon Usage* se révèle en réalité l'indispensable allié de l'étudiant en traduction (comme de son professeur ou du traducteur confirmé).

Cela va sans dire, le *Bon usage* représente un outil indispensable pour le traducteur, au même titre qu'il l'est pour tout rédacteur francophone... ou peut-être déjà un peu plus. Très vite, en effet, – et souvent à son grand désarroi –, le traducteur en herbe découvre que la langue « cible », sa langue maternelle, est au moins aussi importante – voire bien davantage – que ses langues sources : c'est la traduction achevée, le texte français, qui condensera la fleur de son art. Il convient donc d'y apporter tout le soin possible. Dans ce but, le traducteur recherche des outils à la fois étendus et détaillés, et, certainement, un ouvrage qui lui permette de maîtriser les difficultés et autres chausse-trapes (... voir §§ 527 et 530) de sa langue maternelle.

Mais en quoi le *Bon usage* répond-il en particulier aux besoins du (futur) traducteur ? Au service d'un texte source, le traducteur *ne décide pas* – ou pas tout à fait – de ce qu'il écrit. Il recourra ainsi à des tournures sans doute plus inconfortables que le simple rédacteur : celui-ci choisit ses mots et ses constructions – et en évite plus ou moins consciemment d'autres ; le traducteur peut certes les choisir, mais seulement dans la limite que lui impose le texte source.

Le traducteur a ainsi – malheureusement – le loisir de préférer *solutionner* à *résoudre*, mais ne peut éviter toutes les difficultés... L'auteur qu'il traduit peut se montrer sadique et vouloir à toute force parler d'« un kilo et demi de fruits qui coûte (*coûtent ?*) autant », fruits qui proviennent d'arbres que l'auteur « a vus (*vu ?*) pousser puis abattre » (!) Ces fruits étaient savoureux... L'auteur « en a d'ailleurs mangé (*mangés ?*) beaucoup » ... et il en mange encore, tandis que « l'eau ruisselle » (*ruissèle ? faut-il appliquer la réforme ?*), que « les poules caquètent » (*caquettent ?*) et que – comble de malchance – « le plombier carrelle (*carrèle ?*) sa salle de bains ... »

... Toutes questions, classiques, auxquelles répond bien sûr le *Bon Usage*.

Mais le traducteur affronte également des difficultés moins classiques, moins fréquentes. En effet, la traduction est un art, qui se construit au fur et à mesure de la pratique. Impossible donc de prévoir tous les écueils, tous les obstacles qui jalonneront la route du traducteur ; impossible de dispenser au futur professionnel un enseignement du français complet, systématique et suffisant. Confronté à des questions rares, ou à des pièges que le simple rédacteur a la liberté d'esquiver, le traducteur est en quête d'ouvrages parcourant l'usage en tous sens, recueillant les attestations étranges, relatant des faits de langue ponctuels ou imprévus...

C'est ici, on le pressent, que la force du *Bon Usage* commence à se découvrir : c'est que l'ouvrage double un cheminement systématique à travers la langue d'une foule de remarques collectées au gré de la lecture et de l'écoute. Voilà la nourriture par excellence du traducteur. Mais pourquoi ?

Parce que derrière le texte source, la *langue* source impose sa façon de voir et de dire le monde : elle exprimera, par exemple, les faits passés au moyen de deux temps (pour les cinq du français), ou disposera d'oppositions grammaticales, de possibilités syntaxiques sans correspondant direct en français. Ainsi, aux prises avec des conditionnelles instables, à modalité quasi volatile, en langue source, le traducteur se réjouira de trouver une longue description de la latitude de l'emploi en français. Ou, confronté à des procédés particuliers de mise en évidence et de variation de l'ordre des mots, il se plongera avec soulagement dans le chapitre consacré à « la mise en relief ». Bref, c'est une évidence, les structures des langues ne se correspondent pas et cette non-correspondance pousse inévitablement notre traducteur à interroger de façon approfondie mais aussi inattendue sa langue maternelle, la valeur de ses temps, de ses modes, de ses constructions...

Toutefois, à travers le texte source, le traducteur ne se confronte pas seulement à une langue, il doit, en particulier s'il traduit un texte littéraire, rendre justice à un auteur ; il doit respecter (voire magnifier ?) le *style* de l'œuvre source. Or, comment définir le style, cette richesse insaisissable du texte, sa vie et son mouvement (pour paraphraser Ortega) et surtout, comment le faire vivre en français ?

Sans pouvoir bien sûr épuiser ici la question, je voudrais simplement noter que, pour saisir le style d'un auteur, il faut capter la façon dont l'écrivain joue avec la norme, comment il la pousse et jusqu'où, en quoi son écriture est originale en même temps qu'elle use des potentialités communes de la langue, que partagent les locuteurs. C'est ici, clairement, que le *Bon Usage* se révèle l'outil par excellence. Car le traducteur littéraire est tenu de s'intéresser à... l'usage, de le parcourir, de l'interroger inlassablement, d'y revenir sans cesse, jusque dans la moindre de ses variations pour créer la palette qui lui permettra de rendre le style d'un auteur étranger.

Si, comme le dit Ortega « Bien écrire consiste à faire subir continuellement de petites érosions à la grammaire, à l'usage établi, à la norme linguistique en vigueur¹ », alors pour ressentir, évaluer, traduire un style, il faut connaître l'usage, dans toute son étendue, dans ses limites comme dans les transgressions qu'il subit.

C'est donc grâce à la profusion d'exemples fournis par le *Bon usage* et à leur analyse que le futur traducteur pourra faire ses armes : grâce aux remarques marginales, au sens propre mais aussi, de façon plus figurée, grâce aux exemples pris aux confins de l'usage allant parfois jusqu'à l'« inexplicable », comme cette phrase de Marcel Aymé qui mêle de façon inédite discours direct et indirect, cette autre, d'Orsenna, qui passe du pluriel au singulier entre incise et discours rapporté, les subjonctifs « inattendus », de Gide ou de Mauriac, les nombreux exemples de « hardiesse individuelle », de « syntaxe très personnelle », d'« exemples aventurés », de libertés, de formes peu fréquentes voire étranges ou encore de « langue peu orthodoxe »...

Ces descriptions et analyses, qui traquent erreurs, tâtonnements, innovations ou intuitions géniales à la périphérie de l'usage, ces innombrables observations acérées, sont essentielles au travail du traducteur littéraire.

¹ José Ortega y Gasset, *Misère et splendeur de la traduction*, trad. sous la dir. de Fr. Géral, Paris : Les Belles Lettres, 2013, p. 5.

Dès lors, quel meilleur outil que celui qui se base sur l'observation, que celui dont l'ambition est de « décrire l'usage dans sa totalité² », de le parcourir dans ses registres, ses variétés régionales et historiques, et surtout « de distinguer dans cet usage ce qui est général et ce qui semble individuel [...] ou ce qui est rare² » ? Car tel est précisément le prérequis de la traduction littéraire, comme le répètent les grands théoriciens de la traduction, de Schleiermacher à Wislizenus en passant par Ladamir.

Bref, sans le *Bon Usage*, enseigner le français aux futurs traducteurs resterait une véritable gageure, quelle que soit la façon dont on prononce ou écrive le mot – n'oubliez cependant pas de consulter à ce propos le § 105... du *Bon Usage*.

Bénédicte Van Gysel
Département de français – Service d'Études nordiques
Faculté de Traduction et Interprétation
UMons

² Maurice Grevisse, André Goosse, *Le Bon Usage*, De Boeck Supérieur : Louvain-la-Neuve, 2016, p. 25.